Nouvelle-Orléans, juillet 1921

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 822 rue Perdido,
Nouvelle-Orléans.

Standard Printing Co., Inc., New Orleans 49025

Nouvelle-Orléans, juillet 1921.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 2 avril 1921

C'est dans le salon doré de l'Hôtel Grunewald gracieusement mis à notre disposition que l'Athénée offrit à ses fidèles le plaisir d'entendre M. Emile Villemin, conférencer officiel de l'Alliance Française. Etaient présents: Mlle Henderson, Mmes Chaffraix, Arnaud, Flower, Harrison, MM. Rouen, E. Grima, Claiborne, Durel, Lafargue, Geo. Grima, Lelong, Villeré, Breaux LaMeslée, Damiens, Caboche, Legrand, de Grange et Wogan, ainsi qu'un très grand nombre d'invités.

Mme. Hippolyte Laroussini, après suspension des règlements, est élue membre à l'unanimité. M. Rouen annonce la formation d'une succursale d'une grande maison de musique française à la Nouvelle-Orléans, puis il presente M. Villemin dont la conférence sur le sujet du "Parnasse contemporain" est accompagnée de récitations.

M. Villemin débute en remerciant les Néo-Orléanais de leurs marques d'amitiés envers sa patrie, puis il trace le mouvement littéraire du XIXe siecle sur ses grandes lignes. Esquissant

rapidement le mouvement romantique, M. Villemin arrive au Parnasse et en fait voir les caractères essentiels, il démontre en quoi l'école parnassienne est une réaction contre l'exubérance romantique, ensuite il fait ressortir les grandes figures de son sujet. Il choisit judicieusement de petits chefs d'oeuvre qu'il récite avec une diction parfaite et un art dramatique qui dénote un grand talent, Le conférencier, et diseur se fait maintes et maintes applaudir comme il interprète "Les Elfes" de Leconte de Lisle, "Antoine et Cléopâtre" de Heredia, "le Soulier de Corneille" de Gautier, "le Vase brisé" et "Un Songe" de Sully Prudhomme, "l'Epave" de Coppée et "les Prunes" et "les Amoureuses" de Daudet.

Séance du 29 avril 1921

C'est dans les beaux salons de Mlle Grace King, aimablement mis à la disposition de l'Athénée, que s'est réunie notre société pour sa séance d'avril. Un grand nombre de membres et d'invités s'étaient rendus à l'invitation de l'Athénée afin de consacrer quelques heures au programme qu'offre mensuellement notre organisation.

M. Rouen ouvre la séance en annonçant deux nouvelles, une bonne et l'autre mauvaise. Il complimente, au nom de l'Athénée, Mlle King sur le beau succès de son dernier ouvrage, "les Familles Créoles de la Louisiane;" il apprend à l'auditoire la mort de Mlle Borde, charmante Créole, dont le talent et l'art ont souvent contribué à réjouir les habitués de l'Athénée.

M. Rouen n'a pas besoin de présenter le conférencier du jour. M. Paul Villeré a bien voulu encore une fois préparer une causerie. Il a choisi comme titre—"le Créole—Réflexions d'après-guerre." M. Villeré tient à dire à ses auditeurs dès le début la raison pour laquelle il se trouve au programme—il croit, à grande raison, qu'il est du devoir de tout membre de l'Athénée d'y mettre du sien afin d'assurer le succès de l'oeuvre que poursuit cette société depuis 1876. Puis M. Villeré, en homme modeste qu'il est, fait savoir qu'il ne se considère qu'un amateur de littérature, et qu'il fait tout simplement preuve de bonne volonté en figurant au programme à son tour. Mais, soit-il dit en parenthèses, il serait à désirer que tous les conférenciers de profession lui ressemblassent, car M. Villeré possède une clarté de diction, une limpidité de style, et surtout une sincérité de sentiment que lui

envieraient maints conférenciers, diseurs et causeurs. Nous publions dans cette livraison la conférence intéressante de notre collègue.

La partie musicale de la soirée a été confiée par Mlle. King à Mme. Jacques de Tarnowsky qui a déjà maintes et maintes fois contribué aux succès des fêtes de l'Athénée. Accompagnée par Mme. A. Huard, Mme. de Tarnowsky chante à ravir "la Marguerite" de Schubert et "l'Amour" de Testi. Après des applaudissements nourris et à la demande générale, Mme. de Tarnowsky chante avec maîtrise "l'Adoration" de Rubinstein.

M. Rouen clôt la soirée en remerciant tous ceux qui, par leur aimable concours ont permis à l'Athénée et à ses amis de passer d'agréables moments; au nom de nos charmantes hôtesses, les demoiselles King, il prie membres et invités de bien vouloir passer à la salle à manger pour y prendre des rafraîchissements.

Séance du 4 juin 1921

(Nous empruntons à l'Abeille un article dû à la plume souple et fine de M. P. H. Ermont)

L'Athénée Louisianais a consacré la soirée du 4 juin à la dernière de ses réunions de la saison. Cette réunion s'est tenue à huit heures du soir, sous la présidence de M. Bussière Rouen, dans l'élégante résidence de Mme Jaubert, 2515 rue des Magasins.

La séance a été ouverte par la lecture d'une notice intéressante, très documentée et d'ailleurs vivement applaudie, faite par Mme. Héloïse Hulse Cruzat, sur "Les Martyrs de la Louisiane." (Nous publierons dans notre prochain numéro l'article érudit de notre lauréate).

Puis, M. Paul Villeré, après avoir rappelé, dans un langage sobre et substantiel, le culte du souvenir de Napoléon, tel qu'il reste gravé dans tous les coeurs français et créoles, en a pris texte pour lire à l'assemblée, en les accompagnant de judicieuses remarques personnelles, trois lettres inédites de l'Empereur, qui avaient effectivement ce mérite de caractériser, par la concision de la forme, le tempérament autoritaire de leur

auteur. Cette courte conférence fut écoutée et suivie avec attention par l'auditoire, qui en témoigna une unanime satisfaction.

Après un sommaire dépouillement de la correspondance, M. Bussière Rouen fit un rapide exposé des travaux de l'année de l'Athénée Louisianais; signalant, en même temps, les perspectives envisagées par la sociéte pour son futur exercice. (Le rapport de notre président se trouve "in extenso" plus loin).

La seconde partie de la réunion fut consacrée à l'éxécution du programme musical, au début de laquelle s'est fait entendre au piano, et applaudir, Mlle Anna Lotka, dont le talent, déjà appréciable, promet davantage encore dans un avenir prochain. Les morceaux par elle joués étaient "Etincelles," de Marzkowsky, et "Pierrette", de Chaminade.

Après cette audition, Mlle Irma Jaubert, ajoutant aux grâces extérieures de sa personne, vint chanter, avec un succès dont témoignèrent des applaudissements nourris et répétés trois morceaux: (a) "Tes yeux," de Kabye; (b) "Cavalleria Rusticana," de Mascagni; (c) Mon coeur s'ouvre à ta voix......" de Saint-Saens, dans "Samson et Dalila." Ce troisième morceau, non prévu

au programme, a été supérieurement chanté par Mlle Jaubert, sur l'insistant et sympathique rappel de l'auditoire. L'artiste était accompagnée, au piano, par Mlle Louise E. Toomey, et, au violon, par Mlle Elle de Los Reyes.

Mlle Irma Jaubert, dont c'était, paraît-il, le début artistique, possède une belle voix, une voix amplement étendue, incapable, le cas échéant, d'avoir rien à redouter des proportions quelquefois insidieuses d'une grande salle. L'émission de la voix est normale et naturelle, double qualité réunie dans le talent de la jeune artiste, dont le chant se distingue par la pureté et la couleur du son.

La suite du programme comprenait deux morceaux exécutés au piano, avec sa maestria accoutumée, par Mme. Eugénie Wehrmann Schaffner: (a) "Romance sans paroles" de Fauré; (b) "Scherzo," valse de Moszkowski.

Flatteusement rappelée par l'auditoire, l'artiste s'est prêtée de fort bonne grâce à jouer un troisième morceau, qui a été le "Clair de lune," de Pugno. Il est superflu d'ajouter qu'elle fut couverte d'applaudissements.

Le programme de la soirée se trouvant ainsi épuisé—et il venait de l'être dans des conditions

de commune et visible satisfaction—le président Bussière Rouen, en quelques paroles dites avec le tact et l'à propos qu'on lui sait, remercia les maîtres de la maison de leur hospitalité, les artistes de leur concours, l'auditoire de sa sympathique attention, et déclara la séance levée.—

P. H. Ermont.

RAPPORT:

Mesdames, Messieurs, Mes chers Collègues,

La séance à laquelle vous venez d'assister sera la dernière de l'exercice 1920-1921, car nous allons prendre nos vacances d'été. Pourtant, avant de prononcer l'ajournement jusqu'en octobre, je désire vous soumettre une petite récapitulation de nos travaux de la saison dernière pour vous faire voir que l'Athénée va de l'avant et qu'au lieu de dépérir, son oeuvre a conservé toute sa force.

Au cours de l'exercice qui se termine ce soir, nous avons eu dans les salons deux séances mensuelles de plus que d'habitude, et une séance publique supplémentaire. Les plus anciens fidèles de l'Athénée se rappellent les séances mensuelles qui avaient lieu dans la petite salle du

rez-de-chaussée de l'Union Française, gracieusement mise à notre disposition, auxquelles nos meilleurs auditoires dépassaient rarement trente personnes. A la requête de plusieurs membres, nos séances, depuis une quinzaine d'années, ont lieu dans des salons situés dans les différents quartiers de notre bonne ville, ce qui donne à notre oeuvre un caractère plus répandu; au lieu d'une trentaine de personnes nous en recevons plus du triple. Dans toute son histoire, l'Athénée n'a jamais eu autant de membres qu'en ce moment; je puis ajouter que nous recevons de tous côtés des témoignages d'estime et des marques d'encouragement qui nous portent à croire que l'Athénée à l'avenir, comme dans le passé, pourra s'occuper noblement de la tâche pour laquelle il a été fondé par un Créole distingué. Les réunions mensuelles ont eu lieu dans les salons de Mesdames Jules M. Wogan, Lee S. Harrison et Bussière Rouen, de Mesdemoiselles Sarah F. Henderson, King et Irma Jaubert; les personnes qui y ont fait des conférences sont Madame Héloïse H. Cruzat et Messieurs Lionel C. Durel, A. Marin La Meslée, Paul Villeré et Bussière Rouen. Nous avons eu deux séances d'affaires, une en octobre 1920, l'autre en janvier 1921. Les conférences publiques ont

été faites par M. Gaston Riou (en janvier à la Salle de la Bibliothèque publique) et en avril par M. Villemin au Salon Doré de l'Hôtel Grunewald.

En sus de toutes ses réunions, l'Athénée a offert de très beaux livres comme prix dans toutes les écoles publiques où est enseignée la langue française; les noms des élèves qui se sont distingués sont:

A l'école supérieure "Sophie Wright," Mlle Odette Chalaron. A l'école supérieure "Esplanade Avenue," Mlle Marie K. LeBlanc. A l'école supérieure des garçons "Warren Easton," M. Killian L. Huger.

Dans les 20 écoles primaires:

Dorothée Klein, Louise Bordes, Annette Nachary, T. Marshall Hurt, Corabell Hallyday, Margaret Monroe, Sherwood Clayton, Emily Gerde, May Dutrey, Helen They, Lois Duthu, Clémentine Mailhes, Lewis Davy, Louise Bombace, Marguerite Bayhi, Marguerite du Rapau, Murrell Buisson, Tom O. Woods, Irma Braug, Myrthe Gastine.

Dans quelques jours nous présenterons des prix aux élèves des écoles de l'Union Française et de la Société Française du 14 juillet.

Notre concours annuel aura cette année tout le succès possible. Nous avons rétabli le prix de $50.00 en espèces; vous savez que le sujet serait le moyen de rendre un hommage touchant à la mémoire d'un de nos historiens et écrivains les plus éminents qui fut toujours ami dévoué de notre Société.

Nos Comptes Rendus, dont la publication a été un peu irrégulière à cause de la guerre et d'autres difficultés, vont paraî tre plus régulièrement à l'avenir.

A la séance d'affaires qui a eu lieu en octobre dernier, il a été décidé d'avoir tous les mois, et même plus souvent, des réunions auxquelles les membres seraient invités à lire et à critiquer des articles de revues ou des oeuvres récentes, ceci dans le but de se tenir, autant que possible, au courant de nouvelles créations littéraires, artistiques ou scientifiques, et de se lancer bravement dans l'actualité, bien-entendu dans les limites fixées par nos règlements; nous allons nous occuper activement de ces réunions qui seront en fin de compte des "Salons de lecture" et dont le caractère nouveau et attrayant devrait flatter les membres. Nous avons ce soir at-

taqué cette innovation et il me semble que le succès en est assuré.

Le programme de l'exercice prochain est des plus touffus. Nous pouvons donc marcher la tête haute vers l'accomplissement d'un but intellectuel que nous rendrons aussi intéressant que possible, surtout si nous continuons de recevoir de vous, mesdames et messiers, l'encouragement et la co-opération que vous nous avez toujours si largement prodigués.

A toutes les personnes qui nous ont offert une accueillante hospitalité, à celles qui nous ont accordé leur puissant concours, littéraire ou artistique, à nos amis fidèles et indulgents, nous présentons nos remerciements les plus sincères en leur disant de tout coeur: "Au Revoir."

BUSSIERE ROUEN, Président

Le Créole—Réflexions L'Après-Guerre

(Lu à l'Athénée Louisianais, le 29 avril 1921)

Vingt ans, c'est l'âge radieux, où l'homme se sent capable de toutes les audaces, où son ambition est sans bornes, où son énergie est infatigable! L'homme à vingt ans, se considère tel, et s'il est sain de corps et d'esprit, il doit

mériter ce titre d'homme, quoiqu'en disent ses aînés. Bien équilibré, alerte d'intelligence, le corps musclé, nerveux, le regard droit et franc, le teint basané, mat, du créole, voilà, notre héros, tel que vous le voyez tous les jours, autour de vous, ce Néo-Orléanais, type de vieille race latine,transplantée en Amérique depuis deux siècles et qui n'a pas encore perdu les mouvements souples et félins, les fines attaches, et le port de tête et le torse, rappelant l'émigré de 93, ou le noble hidalgo d'Espagne.

Jacques Landry est une de vos connaissances. Toute votre vie, vous l'avez vu de près. Vous l'avez rencontré au coin d'une rue de notre vieux quartier, la cigarette à la bouche, parlant, gesticulant, prenant un vif intérêt à toutes choses, mais, faut-il l'avouer, avec le défaut de sa race, n'approfondissant pas, étudiant, lisant et travaillant peu, et cependant ayant la crânerie d'attaquer n'importe quelle question de front! Tes défauts, Jacques Landry, sont les nôtres, et comme nous sommes incorrigibles, nous ne pouvons te juger, que très indulgemment!

Permettez que je vous dise, en quelques mots et à grands traits, l'histoire de Jacques Landry. Son père, Hubert Landry, avait fait partie de

cette génération de Louisianais, qui venue immédiatement après la guerre de sécession, avait subi les conséquences de la défaite. Leurs pères à eux, avaient eu à se battre, mais auparavant ayant connu le bien-être et l'opulence même, par fois, ils avaient été, pour la plupart, complètement découragés par la victoire du Yankee et conséquemment cet abattement se reflétait sur l'éducation de leurs enfants.

En général, ceux dont les pères se sont battus, sous les ordres de Lee, Jackson et Beauregard, ont senti peser sur leur vie le lourd poids de la défaite, car les privations et la misère sont plus difficiles pour ceux dont les parents ont connu l'affluence. Le découragement amène inévitablement le désoeuvrement et la paresse. Voilà, j'en suis persuadé, la seule raison pour laquelle le créole Louisianais, n'est pas aujourd'hui au tout premier rang des charges administratives, législatives, et professionelles de notre Etat. Les horreurs de la guerre de 1861 ont sont les raisons principales.

Donc, le grand-père de Jacques Landry, le vieil Evariste, avait eu à quitter son habitation sur les bords du Têche, à abandonner sa femme et ses enfants afin de s'enrôler dans l'armée con-

fédérée et de faire pendant trois ans, la plus rude campagne de l'histoire de notre pays. Pour comble de malheur, il lui avait fallu revenir blessé, et découragé par la défaite, pour retrouver son habitation, un désert inculte, ses esclaves partis, après avoir préalablement brûlé sa maison et enfin, après quelques moments d'une horrible angoisse, d'avoir appris, d'un voisin, que sa femme et ses enfants s'étaient refugiés chez des parents, à la Nouvelle-Orléans. Alors Evariste Landry avait vendu sa terre, cet héritage de ses aïeux, les pionniers Acadiens, qui poussés par les Anglais vers l'année 1755, vinrent s'établir aux Attakapas, aux Avoyelles, et le long des bayous Lafourche et Têche...... Il avait obtenu un prix dérisoire pour ce morceau de terre, où ses ancêtres avaient vécu avec bien-être, et pendant tout un siècle. Mais il n'avait plus d'ambition et pendant de longues années, jusqu'à sa mort, il se contenta d'un petit emploi de comptable dans les bureaux d'une banque. Son fils Hubert, recut une médiocre éducation et de bonne heurs eut à travailler. De sorte qu'il étiola sa vie comme commis de magasin. J'en arrive ainsi rapidement à Jacques, qui naquit en 1894 et que je vous présente, après ce ta-

bleau rétrospectif à l'âge de vingt ans, dans l'année la plus mémorable qu'il fut, en 1914.

Un créole Louisianais, en 1914, ressentait certaines émotions, plus fortes, plus poignantes assurément, qu'aucun autre Américain. Le visage bouleversé, il s'en allait fièvreusement à la recherche de nouvelles. La mort dans l'âme par instants et dans d'autres débordant de joie. Véritablement, le Français seul sait décrire toutes les angoisses occasionnées par la première bataille de la Marne. Le créole Louisianais, très au courant de ce qui se passait, a senti lui aussi, vibrer les fibres les plus intimes de son être et compris, pour la première fois, l'étendue de son attachement pour la France, pendant que se livrait la plus importante bataille de l'histoire. Que de prières, que d'insomnies du 6 au 9 septembre 1914, tandis que Joffre préparait son éclatante victoire.

Jacques Landry, l'insoucieux, le flâneur, qui faisait tout juste le travail qui lui était demandé au bureau, et passait ses soirées aux coins des rues et quelques fois, mais à de rares intervalles, dans les bars publics, se resaissit tout-à-coup et changea de vie. Ses parents le virent avec surprise, rester à la maison après le dîner et par-

courir fièvreusement les journaux du soir. Il causait aussi plus volontiers avec ses parents, ses frères et soeurs, et, chose extraordinaire, cette famille où les enfants, arrivés à l'adolescence ne se parlaient plus entre eux et avec leurs camarades, qu'en se servant de la langue anglaise, tout à coup se mit à parler le français. Le père et la mère en furent réjouis, car ils avaient essayé, la mère surtout, de préserver la langue et les traditions. Jacques, tout enfant, avait eu maintes batailles à l'école, parce que les gamins le taquinaient et à cause de son accent, l'appelait "frenchy." Il était arrivé par ignorance à avoir honte de ses origines, et par peur du quand-dira-t-on, ne parlait plus le français en public. Mais depuis Septembre 1914 tout cela avait changé. La batille de la Marne n'a pas seulement culbuté l'Allemand, elle a aussi causé des revirements surprenants de points de vue.

Tant est curieux, l'atavisme, chez l'homme, qui lui fait rechercher ses origines, et dans une dispute ou une guerre se mettre immédiatement et catégoriquement d'accord avec le pays de ses ancêtres, à moins qu'on en veuille à sa patrie d'adoption. Voilà pourquoi, dès 1914, le créole Louisianais, s'alignait nettement et ouvertement avec la France.

Jacques, qui jusqu'alors n'avait eu qu'une éducation sommaire, se mit à lire. Il posait des questions sur ses antécédents à son père et à sa mère, qui naturellement étaient heureux de parler des traditions de famille, des "histoires d'avant la guerre" et de ce que leurs grands parents leur avaient dit au sujet de tel ou tel événement dans l'histoire de la famille ou du pays. Ensuite il se mit à lire fièvreusement, l'histoire de France, et se demanda maintes fois, comment il avait pu ignorer tant de choses aussi intéressantes: Charlemagne, et son empire grandiose, St. Louis revenant de ses croisades, reconstruisant son royaume, et entre temps édifiant la Sainte Chapelle qui est toujours un des chefs-d'oeuvre de Paris; François Ier, et le brillant retour des lettres, sous la Renaissance; Henri IV, tailladant à coup d'épée et érigeant une France vraiment grande; Louis XIV et le faste et la splendeur du royaume à son apogée; et enfin Napoléon, qui l'éblouit de son génie, et de sa gloire et lui fit ardemment espérer que la France retrouvrait un autre homme pour la conduire à la victoire tant désirée, un siècle plus tard.

Pendant ces longs mois précédant l'entrée en guerre des Etats-Unis, Jacques suivait avec an-

xiété, le combat mortel qui ravageait la Belgique et le beau pays de France. Rongeant son frein, honteux de ne pouvoir partir, retenu par les larmes de sa mère et les ordres de son père, il se tournait vers l'Amérique, attendant anxieusement qu'elle se déclarât du côté des alliés, afin d'arrêter le flot des Huns. Il fut ivre de joie, lorsqu'enfin ce mémorable 6 avril 1917 Woodrow Wilson, à bout de patience, se décida à signer l'arrêt de guerre.

Sitôt qu'il le pût, Jacques coûrut s'enrôler sous le drapeau étoilé, heureux et fier de pouvoir combattre pour sa patrie, les Etats-Unis, et par cette occasion même, de pouvoir aider la patrie de ses ancêtres, la France. Il subit patiemment tous les ennuis des cantonnements américains, les entrainements hâtifs et enfièvrés, et ensuite la longue attente dans un port quelconque, le rassemblement en convoi d'une dizaine de navires à charge d'un cuirassier. Enfin le voilà sur la haute mer, regardant curieusement avec la foule de soldats entassés comme lui, les navires zigzaguant de concert, afin d'éviter les sous-marins.

La traversée fut longue, elle dura quinze jours et le convoi arriva en rade de St. Nazaire, à

avaient installés, une de leurs bases importantes. La vieille petite ville, en proie à une ardente et continuelle fièvre, ses rues trépidantes, ses trottoirs grouillants de foule, et devenus trop étroits, son port hâletant du souffle d'innombrables machines, ses bassins envahis d'étranges bateaux, hérissés d'insolites mâtures, sa rade encombrée d'une flotte sans cesse renouvelée.

Que dire de l'émotion qui agitait Jacques Landry. Les larmes lui venaient aux yeux, larmes de joie, de fierté et d'attendrissement. De joie, car c'était la terre de ses ancêtres, la terre de France, qu'il foulait aux pieds; de fierté car il pourrait enfin prendre part à cette guerre, qui pour lui n'avait d'autre but que celui de libérer le sol français, et enfin d'attendrissement, car il se sentait touché jusqu'au fond de son être, par les malheurs de ce peuple qu'il aimait au point de se considérer comme en faisant partie.

Au bout de quelques mois, qui lui parurent des années, il partit pour Gondrecourt, grande base d'entraînement, sous les ordres du géneral Sibert, l'ingénieur américain, devenu célèbre par ses travaux au canal du Panama. Là, tout près du front, il fit son apprentissage, des tranchées, il entendit le grondement incessant de l'artillerie lourde, et entrevit pendant quelques

temps encore, toutes les horreurs de la bataille moderne. Il vit défiler sur la grande route, la longue théorie des régiments aux uniformes bleu-horizon. Il sentit alors le frisson, si bien décrit par le poète des petites gens, le bon François Coppée:

"Et rêvant déjà de bataille
Tous sont heureux naïvement;
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment."

Allègres et souriants, la chanson ou les quolibets sur les lèvres, les petits Français s'en allaient gaiement au front.

En sens inverse, et sur la même route, revenaient en longues files intermittantes les automobiles de la croix rouge, ramenant à l'arrière, les blessés et les mourants. Jacques Landry contemplait cela et faisait des réflexions qui tout en lui démontrant les horreurs de la guerre, ne lui enlevaient aucunement son courage et sa détermination de se battre pour aider à repousser l'Allemand du sol français.

Entre temps, Jacques avait fait connaissance avec les gens du pays. Il aimait à causer avec les villageois. Un jour il lui arriva de rencontrer une bande de jeunes filles qui sortaient de l'église du village. Elles étaient bien mises, d'un

maintien modeste, mais comme toutes Française, saluant gracieusement et avec admiration l'uniforme américain. L'Amérique en ce moment-là voulait dire la délivrance, et toute Française saluait le soldat américain, les yeux pleins de reconnaissance.

Jacques habitué aux façons de son pays, s'approcha respectueusement, le chapeau à la main, et leur adressa la parole. Elles furent surprises de l'entendre parler le français, et très amusées, continuèrent l'entretien. Elles étaient filles de hobereaux des environs et invitèrent Jacques à venir les voir. A vingt-trois ans, il est naturel qu'une pareille rencontre fasse grand plaisir, et Jacques, très heureux, très émerveillé de comprendre et de trouver tant de choses à dire, accepta volontiers l'invitation. Quand son travail le lui permettait, il allait rendre visite, dans une de ces maisons de campagnes, comme il y en a partout en France, grandes et belles, ayant dans leur simplicité, toujours un air de château. On entourait Jacques, on le fêtait. Il était si rare de rencontrer un soldat américain, qui parlât le français! Et qui plus est, Jacques avait les façons courtoises et le maintien d'un homme du monde, de sorte qu'on se sentait à l'aise avec lui. Il aimait à parler de l'Amérique,

et ses yeux s'attendrissaient, sa voix s'émotionnait quant il disait quelque chose au sujet de sa chère Louisiane!

Il aurait été naturel que Jacques devienne amoureux et peu s'en fallut. Mais la grande tâche, qu'il était venu accomplir, cette guerre qu'il voulait voir terminée, ne lui permettait pas de penser à autre chose. Peut-être aussi, et il se l'avouait tout bas, avait-il laissé à la Nouvelle-Orléans un amour en ébauche et auquel il se vouait.

A quelques trois lieux de Gondrecout, se trouvait Domremy. Jacques chercha l'occasion d'aller faire un pélérinage à la chaumière où la pucelle d'Orléans naquit en 1412. Il fut pénétré par la simplicité du lieu et comme il était croyant, il s'agenouilla pour prier et demander instamment à celle qui avait délivré la France, de lui venir en aide encore et de chasser l'Allemand hors de cette terre bénie.

Mais les événements prenaient leurs cours. Déjà Wilson avait déclaré le 8 janvier, 1918, le fameux arrêt des 14 points sur lesquels devait se baser la paix. Il y avait 300,000 Américains en France, et ce fut un mois plus tard, qu'ils pénétrèrent dans les tranchées, dans le secteur

de Toul et prirent contacte avec l'Allemand. Jacques, à cause de son français, et aussi de son travail et de son intelligence, avait été promu au grade de lieutenant, et attaché comme officier de liaison et interprète, à l'état-major du général Lejeune. Jacques très heureux et fier de sa nouvelle promotion, fut encore ravi d'avoir l'honneur de servir sous les ordres d'un Louisianais, car le général est créole, et natif de la paroisse Pointe-Coupée. Jacques se fit la réflexion, constatée par ses dernières lectures, qu'il n'y avait pas eu de guerre aux Etats-Unis, depuis celle de 1812, sans qu'un créole Louisianais ne s'y distingua. Tant il est vrai, depuis Charles Martel, jusqu'à Foch, que l'art militaire est essentiellement français!

Jacques eut son baptême de feu, au bois de Belleau la mémorable journée du 6 juin, 1918, où les marsouins de Lejeune se couvrirent de gloire.

A cette époque, un an et deux mois après son entrée en guerre, les Etats-Unis avaient 1,000,000 d'hommes en France, et leur présence s'y faisait sentir, car ils avaient onze divisions sur le front de la Marne. Le Maréchal Foch, commença son offensive le 18 juillet, et la seconde bataille de la Marne se déclancha. Ce ne fut

que deux mois plus tard le 12 septembre, que Jacques prit part à la plus furieuse des batailles où les Américains se distinguèrent et ce fut à St. Mihiel. Cette ruée d'hommes, les uns contre les autres, dura trois jours et les Américains emportèrent la place et firent 16,000 prisonniers. Jacques, après avoir fait son devoir et même avoir mérité l'éloge de ses chefs, car il était toujours exposé et donnait de sa personne, un exemple de bravoure, fut abattu d'un éclat d'obus à la tête, le troisième jour, lorsque la bataille tirait à sa fin.

Les brancardiers de la Croix-Rouge le portèrent évanoui, jusqu'au premier poste de secours.. Très ingénieusement disposés, à l'abri d'un repil de terrain, ses postes de secours ont été de grand service pendant la guerre. Ils ont été, par l'entremise de leurs médecins, de leurs infirmières et de leurs brancardiers, les moyens de sauver la vie à des milliers de soldats. Jacques reçut les premiers pansements, et s'endormit malgré le vacarme de la bataille, car il avait été sur pied pendant trois jours. Le lendemain, la blessure fut déclarée, plus douloureuse que dangereuse, et il fut permis au patient de retourner au front. Jacques ne demandait pas mieux, et il courut rejoindre son poste, où ses

camarades et ses chefs le reçurent avec joie, car on avait su apprécier ses services et sa bravoure.

Ce fut vers la fin de ce même mois de septembre, le 26, pour préciser, que commença la terrible avance des Américains dans les forêts de l'Argonne. Ce fut une guerre acharnée où chaque taillis, chaque arbre fut disputé, où la lutte s'engagea, sauvage et sans relâche, d'homme à homme, parmi le fracas épouvantable des obus, des grenades, de la mitrailleuse, et le vrombissement incessant d'une multitude, d'avions de guerre, planant au dessus de ce carnage.

Lentement, mais sûrement, dirigées par la main habile de Foch, les armées des alliés entamaient la longue ligne de "Verdun à la mer" et culbutaient l'Allemand.

Et quand il se sentit perdu, le boche fit ce qu'il a toujours fait dans les siècles passés, il capitula honteusement. Le 11 novembre, à la grande réjouissance du monde entier, se termina la plus affreuse guerre qui ait jamais été.

Jacques, qui s'était battu sans relâche, pendant ces deux derniers mois, fut surpris et même désappointé par cette terminaison soudaine des hostilités. Il sentait, comme l'on fait les grands chefs militaires, que ce n'était pas la façon la plus sûre de liquider une affaire, afin qu'elle ne

se renouvelât pas. Hélas, comme on a compris depuis, et comme on comprend toujours, qu'il aurait été mieux de ne pas écouter les lamentations du boche, et d'aller signer la paix à Berlin même!

Au bout de quelques semaines, Jacques obtint un congé. Il se sentait très fatigué par le grand effort qu'il avait fait pendant toute une année, sa blessure s'était réouverte, et il avait besoin de soins et de repos.

Il vint à Paris, qu'il n'avait jamais vu encore, mais dont il avait lu tant de choses! Ce qu'il y a de très curieux, chez le créole Louisianais, qui a beaucoup lu, c'est de le rencontrer les quelques premiers jours après son arrivée à Paris. Il a l'air de marcher comme dans un rêve, et semble ignorer tout le monde autour de lui, tant il est occupé de ce qu'il voit. Il ne pose des questions qu'à de rares intervalles, car chose extraordinaire, il semble reconnaître son chemin. Ce serait blesser son amour-propre, que de vouloir lui indiquer par exemple, Notre-Dame. Il sait d'avance où trouver ses tours immenses, qui semblent peser sur Paris depuis des siècles comme une pensée pieuse, qui retient et a toujours ramené la France à Dieu. Jacques pré-

disposé par ses lectures, et plus encore peut-être, par sa vénération pour tout ce qui le rapprochait et lui rappelait l'histoire de France, avait su s'orienter dans ce grand Paris. Il était ravi de pouvoir écrire à ses parents ou amis de la Nouvelle-Orléans.

"JE FLANE LE LONG DES QUAIS"

Il pensait aux écrivains et aux poètes fameux qui avaient passé et repassé par là, et il lui semblait que c'était un privilège, une chance merveilleuse, qu'il avait de pouvoir contempler, la Seine, le Louvre, le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Elysées et tout au loin, la plus fameuse perspective du monde, le glorieux arc de Triomphe!

Et pendant des jours et des semaines, Jacques se mêlait à la foule des grands boulevards, se sentant tout à fait à l'aise dans ce va-et-vient continuel, de gens qui parlaient toutes les langues du monde, et surtout la langue souple et claire, la merveilleuse langue française.

Il se sentait à l'aise dans les églises, aussi. Lui qui avait toujours prié le Dieu de ses pères en se servant de la langue française, se sentait véritablement ému, dans la vaste enceinte de la

Madeleine, en entendant les prières, en écoutant les sermons dans cette langue classique.

Pendant deux mois, Jacques eut le bonheur de savourer cette vie de Paris. Un voyageur très connu chez nous, disait de Paris qu'il connaissait et avait visité annuellement pendant plus d'une génération: "PARIS EST LA SEULE VILLE DU MONDE, QUI ATTIRE ET RETIENT TOUT LE MONDE." En effet, le désoeuvré peut y promener son spleen, plus agréablement qu'autre part; le jouisseur peut y cacher ses vices tout à l'aise; l'étudiant peut y apprendre toutes les sciences humaines; l'artiste, l'écrivain et le poète peuvent y puiser tous les trésors et y voir tous les chefs d'oeuvre des siècles, et enfin le religieux catholique, peut entendre, sous les voûtes de ses églises, les échos des chants et des prières—ces preuves d'une foi inébranlable.

Jacques se sentit pénétré par la véritable grandeur de cette ville. Il semblait se retrouver en quelque sorte, car il retrouvait le pays de ses ancêtres. L'atavisme, dont nous parlions plus haut, faisait en lui un travail lent et sûr, car sans se l'avouer hautement, il se sentait redevenir Français, et rien ne lui faisait plus de plaisir que d'être considéré comme tel.

Mais, le désarmement commença, et Jacques eut à quitter Paris, et la France. Quelques semaines après, il était chez lui en civil. Il a repris la vie régulière, il a retrouvé son travail, et le voilà maintenant parmi nous, comme auparavant. Il n'a rien à première vue qui le distingue de la foule. Seulement, parlez lui de la guerre, et alors sa figure s'illuminera. Il parlera alors volontiers, il vous dira des choses intéressantes, et si vous avez l'occasion de reprendre l'entretien, vous comprendrez que ce qui a frappé son esprit et sa mémoire, ce qui le transfigure en un instant, et ce qu'il retiendra toute sa vie, ce n'est pas seulement son expérience de la guerre et de ses péripéties, c'est, et ce sera toujours le récit de son séjour on France.

Notre héros au bout de quelques temps, mettons aujourd'hui même, a perdu son individualité, se fond dans la foule, et n'est plus, pour vous et moi, Jacques Landry, mais le créole quelconque, qui plus sérieux qu'auparavant, car il a des souvenirs, tâche de faire son chemin ayant plus de courage, d'énergie, et d'ambition qu'en avait le créole d'avant- guerre. Vous avez tous constaté celà et vous êtes heureux de penser à tout le bien qu'il en résultera non seulement pour

chacun d'entre eux, mais aussi pour la communauté.

L'occasion se présente à nous, de profiter de l'etat d'âme où se trouve le jeune soldat revenu de la guerre, avec tous ses souvenirs et parmi ceux-là, un surtout qu'il retient avec amour, comme pieusement enchâssé dans la mémoire, le souvenir de la France.

C'est à nous, à nous tous ici, qui tenons à faire revivre les traditions et la langue de nos aïeux, de saisir cette occasion, d'aider et d'encourager ces jeunes gens en faisant place pour eux dans nos cercles, en écoutant leurs récits, en dirigeant leurs lectures, et en leur donnant toutes les preuves, indubitables, qu'ils deviendront meilleurs citoyens des Etats-Unis, en conservant le souvenir de leurs origines, le souvenir de la France. Cultiver la langue française, n'est après tout, pour le créole Louisianais, qu'un devoir, et qu'il doit pieusement remplir.

Je lisais, il y a quelques jours, un poème écrit par une Canadienne, Mademoiselle Blanche Lamontagne-Beauregard, et en terminant ces réflexions, je vous demande la permission d'en lire quelques stances, car l'idée qui s'y trouve,

celle du culte des ancêtres, vous redira en accents plus beaux et plus nobles, que je ne saurais le faire, le devoir qui s'impose à nous tous de conserver les traditions:

"Chanterai-je l'essor des choses et des êtres,
Les fleuves dans leurs chants, les oiseaux dans leur
vol?
Saurai-je respirer les puissances du sol,
Entendrai-je parler l'âme de mes ancêtres?
D'où me viendront ces chants, ces chants vibrants
et forts,
Est-ce des vivant ou des morts?

Je voudrais dire à ceux qui dorment dans la tombe,
Paysans, ouvriers, modestes tâcherons;
"Dormez, sous le linceul où la froide nuit tombe,
"Dormez, le jour venu nous vous réveillerons!

"Nous vous réveillerons lorsque, vers la lumière,
"Nos yeux auront trouvé des horizons plus beaux,
"Quand notre âme sera si vibrante et si fière
"Que vous aurez frémi d'orgueil dans vos tombeaux."

Je voudrais célébrer avec fièvre, avec flamme,
Tout ce qui vit en nous de noble et d'orgueilleux;
Je voudrais enfanter dans le sein de mon âme,
Un sauvage refrain pour chanter mes aïeux!

Un sauvage refrain où grondât la victoire
Dans les ombres des nuits et la clarté des jours,
Où passât, dans un flot de lumière et de gloire,
Des lueurs de drapeaux et des bruits de tambours

Je voudrais, comme un coeur qui bat sous la cuirasse,
Entendre palpiter la fierté de ma race!
D'où me viendront ces chants, ces chants vibrants
et forts,
Est-ce des vivants ou des morts?

—Paul Villeré